

L'Existence au singulier (Kierkegaard)

I) L'existence abstraite : le mythe moderne du sujet pensant

« Toute l'évolution du monde tend à poser l'importance absolue de la catégorie d'individualité (...) Mais nous ne sommes pas encore parvenus bien loin dans la réalisation concrète, car on le reconnaît in abstracto. C'est ce qui explique l'impression d'orgueilleuse et hautaine présomption qu'ont les gens quand on leur parle de l'individualité » (*Journal*, VIII, A, §9)

1. *L'individu souverain*

« Il faudrait presque croire que la génération à laquelle j'ai moi aussi l'honneur d'appartenir, doit être un royaume de dieux. Et pourtant, il n'en est vraiment rien ; cette plénitude de force, ce courage qui désire ainsi être le créateur de son propre bonheur, oui son créateur même, est une illusion ; et en perdant le tragique, le présent gagne le désespoir » » (*Ou bien... Ou bien...*, p. 113)

« De nos jours, on admet certaines choses dans les phénomènes de la nature qu'on ne saurait admettre dans les phénomènes spirituels. Cependant on ne veut pas se singulariser, se dénaturer jusqu'à ne plus considérer la famille comme une entité, et il faut donc dire que lorsqu'une de ses parties souffre, toutes souffrent. On le fait involontairement, pourquoi donc l'individu particulier craindrait-il tant qu'un membre de sa famille le déshonore si ce n'est parce qu'il sent que lui-même en souffrira ? Manifestement, l'individu est forcé d'accepter cette souffrance qu'il le veuille ou non. Mais puisque le point de départ est l'individu, et non pas la famille, cette souffrance forcée est maximum : on sent que l'homme ne peut être entièrement maître de ses rapports avec la nature, mais désire l'être le plus possible » (*Ou bien... Ou bien...*, p. 125)

2. *Le pur esprit*

« Une raison, somme toute, est chose étrange ; si je la regarde avec toute ma passion, elle se gonfle jusqu'à devenir une énorme nécessité, capable de remuer ciel et terre ; si je suis sans passion, je la juge sans dédain » (*Ou bien... ou bien...* p. 29)

« Je ne tiens pas à faire de grands mots sur notre époque en bloc, mais si l'on observe la génération actuelle, niera-t-on que sa disharmonie et la cause de son angoisse et de son inquiétude, c'est que la vérité n'augmente que dans un sens seulement d'étendue, de volume et, jusqu'à un certain point aussi, de clarté abstraite, tandis que la certitude ne cesse de diminuer ? » (*Le concept d'angoisse*, p. 310)

« On sait par cœur les litanies de la douleur et de la souffrance, de même que la louange magnifique de la constance. Chacun récite. S'il existe un homme qui, pour une opinion, s'expose à un petit désagrément, on le considère comme un démon -ou comme un imbécile ; car on sait tout, et pour ne pas s'en tenir là on sait en même temps que, de tout ce qu'on sait, on ne fera rien du tout, car à l'aide du savoir extérieur on est au septième ciel. » (*Post-scriptum aux miettes philosophiques*, p. 170)

3. *Le penseur anonyme*

« Pour se faire une idée du danger, il faut voir de près comme même de braves gens, dès qu'ils deviennent foule, se muent en êtres tout différents. Il faut voir de près la veulerie avec laquelle des

hommes d'ailleurs honnêtes s'écrient : « quelle honte ! Il est révoltant de faire ou de dire ces choses ! » et contribuent pour leur petite part à ensevelir la ville et la campagne dans le tourbillon de leurs racontars ; il faut voir avec quelle insensibilité des hommes d'ailleurs charitables agissent comme public, leur intervention ou leur abstention leur semblant une bagatelle -dont la multiplication finit par produire un monstre » (*Point de vue explicatif sur mon œuvre*, p. 40)

« On a supprimé l'humain et tout spéculateur intellectuel se confond lui-même avec l'humanité, par quoi il devient à la fois quelque chose d'infiniment grand et rien du tout, il se confond par distraction avec l'humanité (...) et quand on voit qu'il n'y a pas le moindre boutiquier qui ne puisse jouer au jeu d'être l'humanité, on finit par se rendre compte que d'être purement et simplement un homme est davantage que de jouer ainsi à un jeu de société » (*Post-scriptum aux miettes philosophiques*, p. 83)

II) L'existence sous le signe du Désespoir

1. *La haine de soi*

« Désespérer d'une chose n'est pas encore du véritable désespoir, c'en est le début, il couve, comme disent d'un mal les médecins. Puis le désespoir se déclare : on désespère de soi. Regardez une jeune fille désespérée d'amour, c'est-à-dire la perte de son ami, mort ou volage. Cette perte n'est pas du désespoir déclaré, mais c'est d'elle-même qu'elle désespère. Ce moi, dont elle se fût défait, qu'elle eût perdu sur le mode le plus délicieux, s'il était devenu le bien de l'autre, maintenant ce moi fait son ennui, puisqu'il doit être un moi sans l'autre » (*Traité du désespoir*, p. 358-359)

« C'est là l'acide, la gangrène du désespoir, ce supplice dont la pointe, tournée vers l'intérieur, nous enfonce toujours plus dans une auto-destruction impuissante. Loin de consoler le désespéré, tout au contraire l'échec de son désespoir à le détruire est une torture qui ravive sa rancune, sa dent : c'est en accumulant sans cesse dans le présent du désespoir passé qu'il désespère de ne pouvoir se dévorer ni se défaire de son moi, ni s'anéantir. Telle est la formule d'accumulation du désespoir, la poussée de la fièvre dans cette maladie du moi » (*Traité du désespoir*, p. 35)

2. *Le sentiment du tragique ou l'optimisme thérapeutique*

« Toute la vie terrestre est une espèce de malaise. Si quelqu'un en demande la raison, on lui demande d'abord comment il a organisé sa vie ; dès qu'il l'a dit on répond : « voilà c'est la raison ». Si quelqu'un d'autre demande la raison on fait de même et, quand il dit le contraire, on répond : « voilà la raison » -et l'on s'en va avec des airs importants comme si l'on avait tout expliqué, jusqu'à ce qu'on ait passé le coin de la rue, alors on prend ses jambes à son cou et on s'éclipse. Me donnât-on dix thalers je ne prendrais pas sur moi de résoudre l'énigme de l'existence » (*Post-scriptum aux Miettes philosophique*, p. 30)

« Le malheur est comme une passe difficile sur le chemin de l'homme immédiat ; il est dedans, mais sa conception de la vie exige essentiellement qu'il ne cesse de se représenter que cela n'aura qu'un temps, parce que cela lui est hétérogène » (*Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, p. 299)

« L'individu esthétique se regarde lui-même dans sa concrétion et distingue alors *inter* et *inter*. Il voit ce qui lui appartient accidentellement et ce qui lui est essentiel. Mais cette distinction est extrêmement relative (...) Un homme qui se regarde lui-même esthétiquement distingue peut-être ainsi. Il dit : j'ai du talent pour la peinture ; cela je le regarde comme une chose fortuite ; mais j'ai de l'esprit et de la sagacité ; cela je le regarde comme l'essentiel qui ne peut m'être ôté sans que devienne un autre. A cela je répondrais : toute cette distinction est une illusion » (*Ou bien.... Ou bien...* p. 540)

3. *Sous le signe de la contradiction*

« L'homme est esprit. Mais qu'est-ce que l'esprit ? C'est le moi. Mais alors, le moi ? Le moi est un rapport se rapportant à lui-même, autrement dit il est dans le rapport l'orientation intérieure de ce rapport ; le moi n'est pas le rapport, mais le retour sur lui-même du rapport » (*Traité du désespoir*, p. 351)

« Le désespoir où l'on veut être soi-même exige la conscience d'un moi infini, qui n'est au fond que la plus abstraite des formes du moi, le plus abstrait de ses possibles (...) A l'aide de cette forme infinie le moi veut désespérément disposer de lui-même, ou créateur de lui-même, faire de son moi le moi qu'il veut devenir, choisir ce qu'il admette ou non dans son moi concret. Car celui-ci n'est pas une concrétion quelconque, c'est la sienne, elle comporte, en effet, de la nécessité, des limites, c'est un déterminé précis, particulier, avec ses dons, ses ressources, etc., issu de faits concrets, etc. (*Traité du désespoir*, p. 416)

« Que la vie est insignifiante et vide ! On enterre un homme ; on le suit à la tombe, on jette sur lui trois pelletées de terre ; on arrive en carrosse, on rentre chez soi en carrosse ; en pensant qu'on a devant soi une longue vie, on se console. Que font 7 fois 10 années ? Pourquoi n'en pas finir une fois pour toutes ? » (*Ou bien... Ou bien...* p. 27)

III) La vie authentique

1. *La passion*

« Je me suis souvent demandé comment on pouvait amener un homme à être passionné. Si, me suis-je dit, je le mettais sur un cheval et si j'effarouchais ensuite celui-ci et le lançais ventre à terre ; ou, pour faire mieux encore éclater la passion, si je mettais un homme, qui veut arriver le plus tôt possible à un endroit sur un cheval qui peut à peine marcher ! Et pourtant il en est ainsi avec l'existence, si l'on doit en être conscient. Ou, si l'on attelait à la voiture d'un cocher, qui autrement ne peut se passionner pour rien, un Pégase et une haridelle en lui disant : conduis maintenant -alors je crois que cela réussirait. Ainsi en va-t-il de l'existence si on doit en être conscient. L'éternité est comme ce coursier ailé infiniment rapide, la vie d'ici-bas une haridelle, et l'homme existant est le cocher » (*Post-scriptum aux Miettes Philosophiques*, p. 208)

« Comme tout ce qui est éternel, l'amour possède cette dualité de se considérer éternel aussi bien dans le passé que dans l'avenir. Voilà ce qui constitue la vérité que les poètes ont souvent chanté de si belle manière, disant que les amoureux ont le sentiment de s'être aimés depuis longtemps déjà, et qu'ils ont ce sentiment à l'instant où ils se rencontrent » (*Ou bien... Ou bien...* p. 379)

« Elle pense qu'on peut bien supporter de vivre ensemble pour quelque temps, mais elle veut se réserver le droit de choisir si l'alternative d'une choix plus heureux se présente. Elle fait une institution civique du mariage ; on n'a qu'à avertir l'autorité compétente que le mariage a pris fin et qu'un nouveau mariage a été contracté, exactement comme on l'avertit lorsqu'on change de domicile » (*Ou bien... Ou bien...*, p. 364)

2. *Le stade esthétique*

« On rencontre quelquefois un Anglais en voyage qui est comme l'incarnation de cette génialité, une lourde et immobile marmotte dont toute la richesse linguistique consiste en un seul monosyllabe, une interjection, par laquelle il sait exprimer son admiration suprême et son indifférence la plus profonde, parce qu'admiration et indifférence se sont unies dans l'indifférentisme de la synthèse de l'ennui. Hormis la nation anglaise (...) les seuls êtres analogues que je connaisse sont les apôtres de

l'enthousiasme vide qui, eux aussi, font le voyage de la vie à l'aide d'une interjection, des gens qui partout font métier d'enthousiastes et se trouvent partout et, crient indifféremment qu'il arrive quelque chose d'important ou d'insignifiant : « eh ! » ou « oh ! », car la différence entre ce qui est important et ce qui est insignifiant s'est effacée pour eux dans le vide de l'enthousiasme aveuglément bruyant » (*Ou bien... ou bien...* p. 227)

« C'est une existence de fantaisie dans la passion esthétique, donc une existence paradoxale et échouant sur le récif du temps ; cette possibilité d'existence est, à son maximum, désespoir. Elle n'est donc pas existence, mais possibilité d'existence dans la direction de l'existence, et s'approchant si près d'elle qu'on a l'impression que chaque instant qui ne nous mène pas encore à une décision est perdu » (*Post-scriptum aux miettes philosophiques*, p. 168)

« La mélancolie n'est-elle pas le vice de l'époque, n'est-ce pas elle qui résonne même dans son rire inconscient, n'est-ce pas la mélancolie qui nous a ôté le courage de commander, le courage d'obéir, la force d'agir, la confiance dans l'espoir ? (...) Tout sauf le présent, a été extirpé, et quoi d'étonnant alors qu'on le perde dans la crainte continuelle de le perdre ? » (*Ou bien... Ou bien...*, p. 364)

« L'amour romantique se laisse excellemment bien représenter dans l'instant, mais non pas l'amour conjugal ; car un époux idéalisé n'est pas quelqu'un qui l'est une fois dans la vie, mais quelqu'un qui l'est tous les jours. Lorsque je désire représenter un héros qui conquiert des royaumes et des pays, cela se laisse excellemment bien faire dans l'instant, mais un croisé qui chaque jour lève sa croix, ne se laisse jamais représenter ni en poésie, ni par l'art, parce que l'essentiel est qu'il le fasse tous les jours » (*Ou bien... Ou bien...* p. 447)

3. *Le stade éthique*

« Il dit : j'ai du talent pour la peinture ; cela je le regarde comme une chose fortuite ; mais j'ai de l'esprit et de la sagacité ; cela je le regarde comme l'essentiel qui ne peut m'être ôté sans que je devienne un autre. A cela je répondrais : toute cette distinction est une illusion ; car si tu n'acceptes pas cet esprit et cette sagacité éthiquement, comme une tâche, comme une chose dont tu es responsable, alors ils ne t'appartiennent pas essentiellement, (...) ta vie restera totalement adventice (*Ou bien... ou bien*, p. 540)

« Le seul « ou bien ou bien » absolu qui existe est le choix entre le bien et le mal, mais ce choix aussi est absolument éthique (...) Le choix éthique est par conséquent, en un certain sens, beaucoup plus facile, beaucoup plus simple, mais, dans un autre sens, infiniment plus difficile. Celui qui de façon éthique désire se fixer la tâche de sa vie, ne trouve généralement pas un choix considérable ; par contre, l'acte de se choisir a une beaucoup plus grande importance pour lui » (*Ou bien... ou bien...* p. 472)

« Les pensées de leur cœur sont trop pauvres pour être coupables. Si un ver de terre nourrissait de telles pensées on pourrait peut-être considérer cela comme un péché, mais non lorsqu'il s'agit d'un homme (...) Leurs désirs sont mesurés, indolents, leurs passions somnolentes ; ces âmes mercenaires accomplissent leur devoir, mais se permettent néanmoins (...) de rogner quelque peu la monnaie ; quoique Dieu, pensent-elles, tienne une comptabilité bien ordonnée, on peut le tromper un peu sans trop de risque. Honte à elles ! Voilà pourquoi mon âme se retourne toujours vers l'Ancien Testament et vers Shakespeare. Là du moins, on sent que ce sont des hommes qui parlent ; là on hait, là on aime, on tue son ennemi, on maudit sa progéniture, à travers toutes les générations, là on pêche » (*Ou bien... Ou bien...* p. 24)

« S'il est convaincu que cette épine dans la chair (qu'elle existe vraiment ou que sa passion l'en persuade) pénètre trop profond pour qu'il puisse l'éliminer par abstraction, éternellement alors il

voudra la faire sienne. Elle lui devient un sujet de scandale ou plutôt elle lui donne l'occasion de faire de toute l'existence un sujet de scandale : par défi alors il veut être lui-même, non pas en dépit d'elle, être lui-même sans elle (ce qui serait l'éliminer par abstraction, ce qu'il ne peut, ou s'orienter vers la résignation), non ! Il veut, en dépit d'elle et en défiant sa vie entière, être lui-même avec elle, l'inclure et comme tirer insolence de tout son tourment » (*Traité du désespoir*, p. 419)

4. *L'individu retrouvé*

« Il y a dans la langue beaucoup plus de verbes modèles que l'unique qui, dans les grammaires, est donné comme paradigme ; il est accidentel que ce soit celui-là qui soit indiqué, car tous les autres verbes réguliers auraient pu l'être aussi bien ; de même en ce qui concerne les hommes. Tout homme peut, s'il le veut, devenir paradigme de l'homme, non pas en se débarrassant de sa contingence, mais en restant en elle et en la perfectionnant. Mais il la perfectionne en la choisissant » (*Ou bien... ou bien...* p. 541)

« Des individus (chacun en particulier) animés par une passion essentielle relative à une idée s'unissent pour entretenir avec cette même idée un rapport essentiel : ils sont alors en situation parfaite et normale. Ces conditions contribuent à les démarquer individuellement (chacun restant à part soi) tout en les unissant sur le plan idéal. Le repli sur soi est par essence la respectueuse pudeur qui interdit entre les individus toute indiscretion grossière. Sitôt qu'au contraire les individus doivent en masse (c'est-à-dire en l'absence de cette démarcation individuelle toute intérieure) se rapporter à une idée, nous récoltons la violence, l'indiscipline, le dérèglement (*Un compte rendu littéraire*, p. 183)

5. *Le saut dans la foi*